



Une Chasse au Tigre dans l'Inde

Nous étions depuis huit jours déjà les hôtes du rajah de Magpoor et celui-ci avait épuisé en notre honneur tous les moyens de distraction qu'on offre d'ordinaire aux étrangers, promenades à dos d'éléphant, pêche, chasse, et quelle chasse! du gibier à foison. Il ne restait plus, pour nous initier à tous les charmes du pays, qu'à nous emmener à la chasse au tigre, et nous en grillions d'envie.

Ce n'est pas qu'un désir immodéré d'affronter en face le roi des jungles nous tint énormément au coeur, mais par gloriole, pour avoir, en rentrant en Europe, occasion de raconter nos aventures, il nous semblait absolument nécessaire de figurer au moins une fois dans une partie de ce genre.

Notre hôte ne partageait pas notre enthousiasme à cet endroit. Quoique la chasse au tigre, comme on l'entend dans l'Inde, ne soit guère dangereuse que pour les rabatteurs indigènes, le souci de sa responsabilité l'empêchait de nous donner satisfaction.

Enfin, nos supplications furent si vives, nos promesses de prudence si sincères qu'on décida une expédition pour le surlendemain.

Justement, une tigresse était signalée aux environs; dans l'espace de huit jours, plusieurs Hindous avaient disparu et la terreur régnait dans les villages voisins du repaire de la mangeuse d'hommes.

Une légende du pays veut que quand un tigre a une fois dévoré un homme, toute autre nourriture lui semble indigne. Jusqu'à un certain point, cette légende paraît se justifier. Considérable en effet est le nombre d'indigènes enlevés chaque année sur le territoire de l'Hindoustan par la dent des fauves qui y pullulent encore, malgré tous les moyens mis en oeuvre pour les détruire.

Les saunderbunds du Gange, pays vallonnés, entrecoupés de marécages, couverts de jungles et de rivières, constituent la patrie d'élection du grand tigre royal du Bengale et on ne l'en chassera probablement pas de sitôt.

Le vendredi matin, vers quatre heures et demie, un cipaye vint nous donner connaissance du dernier méfait de la bête féroce qui lui avait enlevé son frère la veille, presque au milieu du village, et s'était enfuie, saluée par une volée de coups de fusil dont elle ne paraissait pas avoir souffert.

L'Hindou s'offrait comme guide, on l'accepta. Il devait, avec une centaine de ses compagnons, cerner le repaire du fauve et l'obliger à se déloger et à venir à découvert.

Là, nos équipages d'éléphants l'attendraient. Avec d'autres adversaires que des tigres, ce genre de chasse n'aurait aucune espèce de succès, mais la férocité de ces animaux est telle qu'ils refusent rarement le combat ainsi offert, malgré le peu de chances favorables qu'il comporte pour eux.

Dire que notre coeur ne battait pas un peu plus vite qu'à l'ordinaire quand il s'agit de nous hisser sur le palanquin de nos gigantesques montures serait un mensonge impardonnable; nous étions tous plus émus que notre dignité ne voulait le laisser paraître.

Et cependant, nous n'avions pas grand danger à courir. Armés d'excellentes winchesters à répétition, abrités derrière une solide balustrade en bois de chêne, nous n'avions qu'à attendre l'ennemi et à essayer de le fusiller à distance.

Des cornacs expérimentés se chargeaient de diriger nos montures et la suite nous prouva qu'il leur avait été prescrit de ne pas nous permettre d'avancer en